

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1839 : De la Chambre à l'Ambassade](#)[Collection](#)[1839 \(1er juin - 5 octobre \) Item](#)[219. Paris, Mardi 16 juillet 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

219. Paris, Mardi 16 juillet 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : **Guizot, François (1787-1874)**

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Affaire d'Orient](#), [Diplomatie](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Internationale\)](#), [Réseau social et politique](#), [Santé \(Dorothée\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1839 (1er juin - 5 octobre)

Ce document est une réponse à :

[215. Baden, Samedi 13 juillet 1839, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1839-07-16

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°240/254-255

Information générales

Langue Français

Cote 593, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 3

Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
219 Paris, mardi 16 Juillet 1839. Midi.

Je me suis levé tard. J'avais mal dormi. Cinq au six personnes m'attendaient. Je n'ai pas encore pu vous dire un mot. Soyez donc toujours, un peu mieux comme le N°215 me le promet. Comment voulez-vous que je ne m'inquiète pas de votre santé ? Lady Granville dit pourtant comme vous et ne veut pas que je m'en inquiète. Elle est bien plus préoccupée de votre solitude. Elle dit que, si vous ne lui aviez pas caché votre voyage, si elle ne l'avait pas appris quand vos paquets étaient faits, elle vous en aurait détournée ; que vous êtes allée chercher ce qui vous déplaît le plus de l'ennui, à travers ce qui vous convient le moins de la fatigue ; que vous auriez vécu ici depuis six semaines assez doucement et agréablement, que j'y suis, que bien des Anglais de votre connaissance y ont passé, que le Duc de Devonshire vient d'y arriver. Elle parle très bien sur vous. Ils sont encore ici pour quelque temps si tant est qu'ils puissent s'en éloigner.

La mort du Sultan hâtera peut-être la conclusion des affaires d'Orient sauf à les embrouiller plus tard. Nous l'avons apprise hier par une dépêche de M. de Bacourt. Soyez assez bonne pour le remercier des renseignements qu'il a bien voulu me transmettre. Je répondrai en conséquence.

On avait le cœur fort oppressé à Neuilly. A présent on y respire à l'aise. Cela fait deux familles contentes. Ailleurs, on grogne, dans les Chambres, dans la garde nationale, dans l'armée. Et à part, dans les coins, il y a des gens qui sourient. Barbès ne va point aux galères, comme je vous le disais. On le laissera au Mont Saint-Michel, belle et pittoresque prison, au milieu de la mer où l'on retient les condamnés à la déportation, en attendant qu'il y ait un lieu de déportation. Hier, plusieurs officiers de la garde nationale s'étaient réunis, parlant de donner leur démission. Il n'en sera rien.

J'ai vu Pozzo deux fois hier le matin chez lui, le soir chez Mad. Appony. Chez lui, nous avons très bien causé, lentement, sans bruit ; il ne faut pas que le vent souffle et que le feuillage tremble ; mais à la condition du calme et du silence autour de lui, le rossignol chante encore. Chez Mad. Appony, il avait diné, il était fatigué ; on remuait dans le salon, la mémoire lui manquait comme la parole. On doit lui mettre aujourd'hui un vésicatoire et des ventouses. Je lui ai demandé qui était son médecin. Il m'a dit Lerminier qui est mort depuis trois ans. Au fond, il a la conscience de son état. "J'ai donné dix ans de ma vie, à l'Empereur en passant dix hivers en Angleterre. Je ne puis faire plus. Je ne sais comment l'Empereur me remplacera. Mais c'est assez." Voilà ce qu'il m'a dit hier matin. Lady Flora Hastings, vivante et morte, l'a peu frappé. Il croit la Reine plus whig qu'aucun Whig et plus hardie que les Whigs les plus hardis. Mais il espère qu'après tout, les Whigs mêmes lui donneront plus de bons que de mauvais conseils. Il est très content de Lord Melbourne.

Adieu. Je pars toujours après-demain. Le beau temps est décidément revenu. Quand mariez-vous Marie ? Adieu. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 219. Paris, Mardi 16 juillet 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1839-07-16

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 24/12/2025 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1753>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreMardi 16 juillet 1839

HeureMidi

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationBaden

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionParis (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 24/03/2020 Dernière modification le 18/01/2024

My dear Madame de Lieven

51

Il est certain que ce fut personnellement
que vous avez été la cause de tout
ce qui s'est passé dans les dernières
semaines. Comment pourriez-vous faire
un imprécise chose de votre Comte?

Votre bonheur est pourtant comme

le nez que l'on signale. Il
est plus préoccupé de votre sécurité
de que de celle de son épouse.
Même si elle ne fera pas partie de
son prochain mariage, elle sera néan-
moins dans son intérêt. Mais il faut que
vous restiez le plus au moins à Paris,
qui vous convient le mieux, et la famille
deuxième dans ce respect. Ma femme
s'occupe de l'agencement, que je
lui ai confié. Je vous recommande
à son épouse. Je vous demande
aussi que le Comte de Bruxelles viene
vers nous. Il ne peut pas faire autre

Mme de Guizot, en France, lorsque la
guerre sera quittement déclarée.

~~Madame la Princesse de Saxe~~
~~et sauf à Baden-Baden~~
~~Allemagne~~ ~~Grand-Duchesse de Baden~~

219 Jan. March 1st 1839 593

59

me dire que l'ac. Guizot
est venu. C'est un très personnel entretien.
Il n'a pas encore pu venir dire un mot. Chrys.
vous laissera un peu temps, comme le 2^e 915 m.
le promet. Comme vous, que je m'
enquière par de autres amis?

S lady Granville est présente comme vous,
de ce dont pas que je m'en inquiète. Elle est
bien plus préoccupée de votre santé. Elle
dit que, si vous ne lui aviez pas caché votre
voyage, si elle ne savait pas appris qu'une
des paquets étaient faits, elle vous aurait
distingués; que vous êtes celle que chercher le qui
vous déplait le plus, et l'ami, à travers ce
qui vous concerne le moins, de la fatigue; que
vous seriez donc ici depuis Sir Granville, sans
bonne volonté et agacement, que j'y suis, que
bien de, Buglisi. Ce n'est connaisance qu'ont
passé, que le duc de Devonshire viene d'y
arriver. Elle prie très bien les deux

Il sera encore ici pour quelque temps, si
tous ces quels pourront être réservés. Je m'effor-

de l'ultimo hivera peut-être la conclusion des affaires d'Orléans. Jusq'à les embrasser les plus tard. Nous l'avons apprise hier, par une dépêche aujourd'hui en de Mr. de Barres.

Elle est assez bonne pour le moment. Et il était fatigué, lui manquait l'énergie qu'il a bien voulu me transmettre. Il a la conscience de ma vie à en Angleterre.

On avait le cœur bien appesanti à Newgate. À présent on y respire à l'aise. Cela fait deux familles contentes. D'ailleurs, on profite, dans les Chambres, dans la garde nationale, dans l'armée. Il n'y a pas dans les deux, il y a des gens qui s'ennuient. Barbès ne va point aux galeries, comme je vous le disais. On le laisse au Mount Saint Michel, cette roche escarpée prison du milieu de la mer, où l'on retient les condamnés à la déportation, on attendant qu'il y ait un bateau de déportation. Lui, plusieurs officiers de la garde nationale, s'étaient réunis, protestant de donner leur démission. Il sera bientôt

J'ai un poème très fait hier, le matin chez lui, le soir chez Mad^e Hippolyte. Chez lui, nous avons très bien travaillé ensemble, sans bruit. Je ne fais pas que le vent souffle et que le feuillage tremble ; mais à la condition de calme et de silence absolu de lui, l'ouïe prend toute force. Chez Mad^e Hippolyte, il aurait pris,

il était fatigué ; rentrait dans le salon, la même
mains plus lui empruntait comme la parole. On fait lui mettre
et une sépulture aujourd'hui un veillée et les vœux. Il lui
a demandé qui était alors son père. Il m'a dit
Léonard qui est mort depuis deux ans. Un fond
me transmettre. Il a la consigne de faire cela — J'ai donné des ren-
seignements à l'Anglais en passant des livres
à Newbigg, à la Anglaise. Je ne puis faire plus. Je ne suis
plus bon pour comme l'Anglais me comprendra. Mon fils n'a
que, dans le voilà ce qu'il m'a dit hier matin.

de sans forme, Lady Flora Hastings, vivante ou morte, l'a
dit, pour qui bon frappé. Il tenait la main plus forte qu'autre
en galante, l'homme plus hardie que les autres les plus hardis.
Mais il espère qu'après tout, le temps viendra, lui
quelque poison, dormiront plus de bons que de mauvais sou-
cins le condamné. Il se trouvait devant Lord Melbourne.

Il y ait un Adieu. Je pars toujours après demain. Si
les officiers de bon sens ont délibérément renoncé. Quand mangiez-
vous, postulant Maria ? Adieu. Adieu.)

le matin chez
chez lui, nous
sans bruit, il
le et que le
dans ses
lui, crois que
il avait pris,